

Au Théâtre de la Bastille, Timeau De Keyser et le collectif Tibaldus donnent de la voix au Mariage de Gombrowicz

Au théâtre de la Bastille, Timeau De Keyser et le collectif Tibaldus s'emparent du texte de Witold Gombrowicz dans une épure qui laisse place à la fois au son et à l'humour dans une délicieuse radicalité.

C'est un plateau presque nu. Au gaffeur blanc est dessiné un carré comme pour un plateau de danse. Au fond, un écran est tendu comme au cinéma. Deux chaises et quatre projecteurs sur pieds sont là pour nous rappeler que nous sommes au théâtre.

Le vrai, le faux, le mensonge, la vérité sont les axes de ce mariage qui ont le sait n'aura jamais lieu. Dans cette pièce où règne la folie d'un homme qui se rêve roi pour ne pas voir la guerre, tout se passe comme dans un cauchemar. Personne n'est à sa place et pourtant tout se ressemble. Sur scène Simon De Winne, Hans Mortelmans, Ferre Marnef, Lieselotte De Keyzer, Katrien Valckenaers, Hendrik Van Doorn, Sander De Winne et Lieven Gouwy campent les personnages de ce compte ubuesque où les faux-semblants règnent en maîtres.

Dans leur jeu qui est extrêmement naturaliste, les comédiens sont eux-même ou presque ! En tenue de tous les jours, ils sont comme à poil, la lumière est plutôt crue et les costumes inexistant. Ils sont sans protection. L'économie de moyens est ici un choix qui pousse le risque au maximum. « À quoi bon être sain si mes actes sont fous ? » demande Philip, prince bientôt roi meurtrier. Et la question est juste.

Il faut être assez fou pour ne pas se cacher derrière ni un costume, ni un décor. Être soi, comme en répétition et porter le jeu à bout de bras, ou plutôt à bout de voix. La folie juste ici est de faire jouer le son. En l'occurrence, dans un geste très actuel, ce collectif interroge la portée dramatique du chant. Comme chez Jeanne Candel, comme chez François Chaignaud, le chant est un médium dramatique à égalité avec le texte. La chanson ne vient pas pour poser un climax, ni appuyer un moment, elle est le texte, sans entrer dans le registre de la comédie musicale. C'est autre chose, c'est du théâtre.

Eux croisent les lignes. Celles des déplacements et celles des partitions invisibles. Le corps comme la voix sont des acteurs de ce Mariage où tout se tord, à commencer par les épaules dans des marches brutales ou, dans la danse jambes tendues de l'ivrogne dont l'apparente imbécillité incarne l'ennemi du pouvoir se déploie la démence.

P.U.L.S. (Project for Upcoming Artists for the Large Stage) est un dispositif initié par Guy Cassiers et le Toneelhuis pour accompagner le travail de jeunes artistes. On ne peut que les remercier. C'est vrai qu'avoir comme parrains des icônes comme Platel ou Cassiers cela aide à savoir se placer sur un plateau et de façon crue.

Cela transpire d'intelligence car dans ce geste très direct, tout se voit. Un doigt est une épée, un parchemin invisible est un parchemin. Rien ne se voit et tout est là pour permettre de faire entendre la substance du texte. Ubuesque et schizophrène, la pièce évolue dans un mouvement où le cercle et le carré s'entrechoquent permettant à l'écho des chants à l'allure médiévale de résonner. *Le Mariage* de Gombrowicz devient une matière mobile, mi chantée mi parlée, comme dans un rêve qui en apparence seulement, n'a aucun sens.